

RECONNAISSANCE AU MAROC.

VI.

DE TISINT A MOGADOR.

1° - DE TISINT A AFIKOURAHEN.

Lorsque je me retrouvai à Tisint, la somme d'argent que je portais avait, par suite de vols successifs, diminué à tel point que je ne pouvais achever mon voyage avec ce qui restait. Il fallait avant tout me procurer des fonds... Je n'en trouverais que dans une ville où il eut des Européens: la plus proche était Mogador. Je résolus d'en chercher dans ce port.

Je m'ouvris de mon projet à mon ami le Hadj, et fis avec lui l'arrangement suivant: il me conduirait à Mogador, m'y attendrait, et me ramènerait à Tisint; nous prendrions des routes différentes en allant et en revenant, passant la première fois par les Isaffen et les Ilalen¹, la seconde par le Sous, le Ras el Ouad et les Aït Jellal. Le Hadj Bou Rhim connaissait la région que nous devons traverser au retour et y avait de nombreux amis; pour l'aller, il emmènerait un de ses agents, nommé Mohammed ou Addi, homme de la tribu des Ilalen, qui avait maintes fois parcouru le chemin que nous allions faire. Nous ne partirions qu'à nous trois: le rabbin Mardochée, dont je n'avais pas besoin, resterait à Tisint dans la maison du Hadj, où il attendrait mon retour.

9 janvier.

Je quittai Tisint le 9 janvier, à 10 heures et demie du soir, et pris la direction de Tatta, escorté par le Hadj et son compagnon. Nous voyageâmes toute la nuit. Nous avions attendu pour sortir que le qçar fut endormi: personne n'avait été instruit de notre voyage; en s'en allant, le Hadj n'avait pas dit adieu à ses femmes et à ses enfants. Si le bruit de notre départ avait transpiré, il eût été à craindre que des étrangers, Berâber, Oulad Iahia ou autres, toujours en foule à Agadir, n'aient couru s'embusquer sur le chemin pour nous attaquer et nous piller. De là notre départ furtif et notre marche nocturne. Le rabbin Mardochée avait ordre de n'ouvrir la maison à personne le lendemain et, après deux jours, de déclarer que nous étions partis pour Tazenakht. Pareilles mesures se prennent toujours lorsqu'on doit traverser un long désert, un passage dangereux, que, comme nous, on est en petit nombre, et qu'on a des objets pouvant exciter la convoitise. Ici, il avait fallu redoubler de précautions; avec ma réputation de Chrétien et d'homme chargé d'or, plus d'une bande se serait mise en campagne si mon départ avait été connu. Mes mules seules eussent suffi pour faire prendre les armes à bien des gens: en cette contrée pauvre elles constituent un capital.

¹ On dit indifféremment *Ilalen* et *Ilala*; *Ilala* est la forme arabe, *Ilalen* la forme tamazirt. Dans le sud du Maroc, un grand nombre de noms de tribus sont également usités sous ces deux formes : ainsi on dit Seketâna ou lsektân, Zenâga ou Iznagen, Haha ou Ihahan, Ounila ou Iounilen, Ikhzama ou Ikhzamen, etc.

10 janvier.

Ralenti dans notre marche par une pluie torrentielle qui tomba pendant la plus grande partie de la nuit et durant toute la matinée, nous arrivâmes à Tatta à la fin de la journée du 10. À 7 heures du soir, nous nous arrêtas dans le petit qçar de Tarla, chez des amis du Hadj.

La route de Tisint à Tatta n'avait rien de nouveau pour moi. Je pus admirer combien la végétation s'était développée depuis mon dernier passage: le long du moindre ruisseau, au-dessous de chaque gommier, s'étendait un épais tapis de verdure, tantôt d'un émeraude éclatant, tantôt argenté ou doré par une multitude de fleurs.

Pour gagner Tarla, on remonte l'Ouad Tatta à partir de Tiiti, dans son lit : celui-ci est large de 150 mètres et couvert de gros galets; au milieu se creuse un canal de 30 mètres, où un peu d'eau serpente sur un fond de roche. La rivière, resserrée à Tiiti entre le qçar et le Bani, coule de Tiiti à Tarla dans une plaine de sable, déserte sur la rive droite, couverte de palmiers sur la rive gauche.

11 janvier.

Séjour à Tarla. Ce qçar est situé à la bouche méridionale d'un kheneg par lequel l'Ouad Tatta franchit une chaîne de collines parallèle au Bani. Il est petit et riche: tout y respire la prospérité; les maisons sont belles; point de ruines; les habitants, Chellaha et Haratîn, vivent dans l'aisance, grâce à leurs nombreux dattiers. Les bou feggouç dominant.

12 janvier.

Nous passons toute la journée Tarla sans sortir de chez notre hôte, à qui le Hadj a recommandé le secret sur notre présence. Nous avons, d'ici à Tizgi, notre prochain gîte, à traverser un long désert, très dangereux, qu'on ne peut franchir que de nuit et au pas de course, comme nous essaierons de le faire, ou en nombreuse caravane. Ce désert, qui fait un avec celui d'Imaouen coupé par l'Ouad Aqqa, s'étend sur les confins de plusieurs tribus entre lesquelles il forme un terrain neutre : champ commun où s'exercent leurs rapines; des bandes pillardes d'Aït ou Mribet, d'Ida ou Blal, d'Aït Jellal, d'Isaffen, le parcourent sans cesse.

Nous partons à 9 heures du soir et marchons sans arrêt jusqu'au matin. A l'aurore, nous nous trouvons à l'entrée d'une gorge profonde, dans le lit desséché d'une rivière, à son confluent avec un ruisseau, l'Ouad Tanamrout. Nous faisons halte quelques heures à cet endroit.

La contrée que j'ai parcourue de Tarla à ici se divise en deux portions distinctes: l'une de Tarla à Imiteq, l'autre d'Imiteq au point où je suis. Celle-là se compose de larges vallées entre lesquelles s'élèvent des massifs mamelonnés de peu de hauteur; celle-ci est formée d'une succession de plaines étagées, séparées par de hautes chaînes parallèles, que les rivières traversent par des gorges étroites. Les vallées de la première région ont dans leur partie inférieure un sol pierreux, garni de gommiers, de jujubiers sauvages et de melbina, dans leur partie haute un sol rocheux avec une végétation moins abondante; leurs flancs sont des coteaux de grès noir et luisant. Au delà d'Imiteq, les collines se remplacent par de hautes montagnes: massifs rocheux, aux pentes escarpées, ils ont une couleur jaune rosée, différente de ce que nous avons vu jusqu'ici; leurs flancs, tourmentés, ne sont du pied à la crête que découpures et crevasses. Ces monts entourent comme de remparts lézardés des plaines unies et pierreuses, où le sol, aride

d'ordinaire, est en cette saison couvert de verdure; on y marche au milieu de jujubiers sauvages, de melbina, de hautes herbes. Entre ces plaines, les cours d'eau traversent les montagnes par des couloirs étroits, aux parois verticales, si resserrées qu'elles laissent la seule place de la rivière. Le gommier disparaît au nord d'Imiteq.



Petite plaine entourée d'une ceinture de montagnes, entre Imiteq et le col de Tanamrout. Croquis de l'auteur.

J'ai traversé cette nuit un grand nombre de cours d'eau, tous à sec, tous ayant un lit de gros galets et des berges verticales, mi-sable, mi-cailloux, hautes de 1 à 2 mètres. Les deux plus importants se réunissent pour former l'Ouad Imiteq; l'un vient de l'est, l'autre de l'ouest; le premier a 50 mètres de large, le second 40. De Tarla ici, bien que le terrain soit constamment pierreux ou rocheux, le chemin n'est pas difficile: il a des montées, des descentes, mais jamais raides ni longues.

13 janvier.

A 1 heure de l'après-midi, nous nous remettons en marche. Nous quittons la vallée, lieu de notre halte, et remontons l'Ouad Tanamrout; il coule dans un ravin étroit qui bientôt n'a aucune largeur et où le chemin, malgré de nombreux lacets, devient difficile. Les parois sont les montagnes de roche jaune dont nous étions jusqu'à présent au pied et que nous allons franchir. Près du torrent, la pierre laisse percer une végétation abondante: jujubiers sauvages, heuboubs de 2 à 3 mètres, grandes herbes, fleurs de toute couleur. Une heure de marche pénible nous conduit à un col, Tizi Tanamrout, où l'ouad prend sa source. A nos pieds s'étend une large vallée, dont le flanc gauche est le massif que nous venons de gravir, et le droit un talus sombre dont la crête paraît un peu plus élevée que celle où nous sommes. Nous descendons vers le thalweg. Les pentes, si rapides sur l'autre versant, sont douces, le chemin aisé; terrain rocheux; la végétation, vivace sur le côté opposé, existe à peine sur celui-ci: des jujubiers sauvages interrompent seuls de loin en loin la monotonie du sol nu.

Parvenus au fond de la vallée, nous la descendons pendant quelque temps; un cours d'eau à sec, de 60 mètres de large, en occupe le milieu: c'est un affluent de l'Ouad Aqqa. Peu après, nous gagnons les bords de l'Ouad Aqqa: il forme une grande rivière, large de plus de 200 mètres; le lit, ici de sable, là de gravier, ailleurs de gros galets, ne contient point d'eau. Nous le remontons jusqu'à Tizgi Ida ou Baloul². Nous entrons dans ce village à 7 heures du soir. Un ami de Ou Addi nous donne l'hospitalité.

De Tarla à Tizgi, personne n'a paru sur le chemin. Le seul vestige humain que j'aie vu a été, entre Tatta et Imiteq, une dizaine de tombes, échelonnées par groupes de deux ou trois au bord du sentier. Ces tombes, qui rappelaient chacune un pillage et marquaient l'endroit où avaient

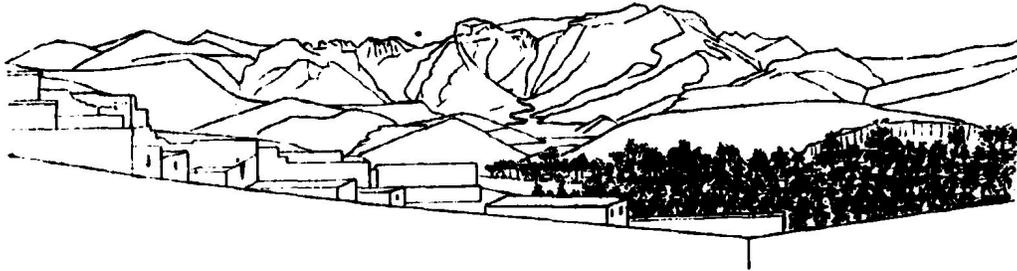
² Tizgi Ida ou Baloul n'a rien de commun avec les Ida ou Blal. Il n'y a entre les deux noms qu'une similitude fortuite.

péri des voyageurs moins heureux que moi, avaient, au clair de lune, au milieu de cette solitude, un aspect lugubre.

Arrivé à Tizgi, la portion périlleuse de ma route est faite: je pourrai marcher désormais à la clarté du soleil. Les Marocains de ces régions emploient, on le voit, une méthode simple pour voyager: quand le pays n'est pas dangereux, ils le traversent le jour; lorsqu'il l'est, au lieu de prendre des escortes, ils le franchissent rapidement de nuit.

14 janvier.

Séjour à Tizgi Ida ou Baloul. Tizgi est une bourgade isolée, d'environ 400 feux; elle est construite en long sur les premières pentes du flanc gauche de l'Ouad Aqqa. Au pied du village, les bords et le lit du cours d'eau sont occupés par des cultures ombragées de palmiers (bou souaïr); ceux-ci ne sont pas serrés comme à Tisint et à Tatta : ils sont espacés, et se mêlent de trembles, de figuiers et d'oliviers. Le fond de la vallée est sablonneux; les flancs sont de hautes parois de roche jaune, escarpées, s'élevant à 150 mètres au-dessus du lit de la rivière. Comme son nom l'indique, Tizgi est située dans une gorge resserrée entre de hautes montagnes, kheneg très étroit que l'Ouad Aqqa traverse en ce point. Le village est construit partie en pisé, partie en pierres grossièrement cimentées; pas de mur d'enceinte. La rivière est à sec au pied des maisons et dans les jardins; de nombreux canaux pleins d'eau claire et courante arrosent ces derniers.



Tizgi Ida ou Baloul. (Vue prise d'une maison du village. dans la direction du sud-est.) Croquis de l'auteur.

A partir d'ici, on ne voit plus de khent; le costume des indigènes ne se compose que de laine. Les femmes sont vêtues de laine blanche et portent sur la tête un voile spécial au pays : c'est une pièce rectangulaire de laine noire ayant un mètre de long, avec un gland noir à chaque coin. Elles s'en couvrent le visage dès qu'elles aperçoivent un homme. Les femmes de cette région font montre d'une grande modestie: en rencontre-t-on sur les routes ? on les voit s'arrêter à plusieurs pas, faire un à-droite ou un à-gauche, et demeurer au bord du chemin, la figure voilée et le dos tourné, jusqu'à ce qu'on soit passé. Les hommes portent des haïks de laine blanche ou des djelabias et, par-dessus, soit le bernous blanc, soit plus souvent le khenif. Pas de modification dans les armes, sauf qu'il n'y a plus de fusils à deux coups. Tels sont les costumes à Tizgi, tels je les trouverai chez les Isaffen, les Iberqaqen et les Ilalen.

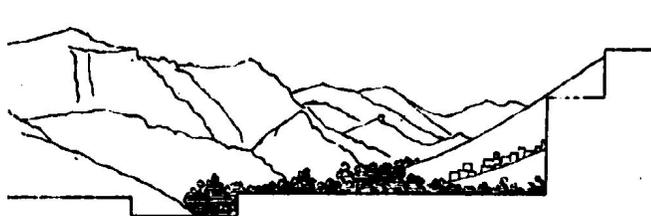
15 janvier.

Nous quittons Tizgi à 10 heures du matin. Notre hôte nous escorte jusqu'à midi: après, on peut marcher seul; le pays n'est plus périlleux. En sortant de Tizgi, nous continuons à remonter l'Ouad Aqqa. Au bout de peu de temps, il reçoit l'Ouad Tinzert et fait un brusque coude vers le

nord. A partir de là, sa vallée se transforme: le fond prend 600 mètres de large; les flancs sont de hauts talus rocheux, celui de droite plus élevé et à crêtes plus éloignées que celui de gauche. La rivière est large de 60 mètres; son lit desséché, où poussent de distance en distance des palmiers isolés, se déroule au milieu de la vallée. Le sol de celle-ci est de sable, tantôt durci, tantôt humide; des champs, qui garnissent les rives de l'ouad, en occupent une partie. On entre sur le territoire des Isaffen. A peu de distance, en amont de nous s'aperçoit un bois de dattiers; nous marchons droit sur lui. Plus on avance, plus le sol devient mouillé; dans les champs, les tiges vertes des orges commencent à sortir de terre; en dehors poussent des tamarix et, à leur pied, du gazon. Bientôt nous arrivons aux palmiers; ce sont des bou souaïr: d'ici au point où nous quitterons l'ouad et de là aussi loin que s'étendra la vue, le fond de la vallée en sera couvert. Mélangés d'autres arbres fruitiers, ils ombragent de vertes cultures et entourent une foule de villages qui s'échelonnent le long de la rivière : ces villages appartiennent aux Aït Tasousekht, l'une des trois fractions des Isaffen. Nous continuons à remonter l'Ouad Aqqa, tantôt à l'ombre des dattiers, tantôt en longeant la lisière, jusqu'au point où il reçoit l'Ouad Iberqaqen; sur cet espace, la vallée reste la même, si ce n'est qu'elle se rétrécit peu à peu de manière à avoir en dernier lieu 200 à 300 mètres de large; de plus, la proportion des palmiers diminue à mesure que l'on monte; celle des autres arbres, grenadiers, caroubiers, amandiers, oliviers, augmente: auprès des villages inférieurs des Isaffen, il n'y avait guère que des dattiers; au-dessus de Tamsoult, les autres essences dominant. À partir du même lieu, un filet d'eau courante de 1 à 2 mètres de large serpente dans le lit de la rivière, à sec auparavant. A 1 heure et demie, nous arrivons au confluent de l'Ouad Iberqaqen : nous gagnons les bords de ce nouveau cours d'eau et le remontons; nous entrons en même temps dans la tribu qui lui a donné son nom. En quittant l'Ouad Aqqa, on en voit la vallée se continuer à perte de vue, toujours la même, long ruban vert se déroulant entre les montagnes, les villages des Isaffen le semant çà et là de points bruns.

La vallée de l'Ouad Iberqaqen est moins importante que celle d'où nous sortons : étroitement encaissée entre des talus rocheux, elle a 50 mètres de large; le fond est rempli de palmiers ombrageant des cultures qui se prolongent en escaliers sur les premières pentes des flancs. Le lit de l'ouad a 8 mètres de large et est couvert de galets; il est à sec; de larges canaux, pleins jusqu'au bord, coulent sur les deux rives, apportant l'eau de la montagne aux habitations et aux cultures. Des villages, qui appartiennent aux Iberqaqen, s'échelonnent de distance en distance, suspendus aux premières assises du roc. A partir de Toug el Khir, la vallée se rétrécit encore: elle n'a plus que 30 mètres; en même temps les flancs deviennent plus escarpés: ce sont des talus de roche jaune très raides, hauts de 100 à 150 mètres. Les plantations qui s'étagaient sur leurs premières pentes disparaissent; le fond seul ne cesse d'en être couvert; les palmiers diminuent et font place aux oliviers et aux amandiers. Les villages sont toujours nombreux; à chaque coude où la vallée s'élargit, on en voit un. A 3 heures et demie, nous arrivons dans celui de Tidgar où nous ferons gîte; nous descendons chez un ami de Ou Addi.

A Tidgar, les palmiers ont disparu de la vallée de l'Ouad Iberqaqen. On la voit se prolonger au loin, ligne foncée serpentant entre deux massifs de roche jaune: des amandiers et des oliviers en garnissent le fond; des villages se distinguent sur les premières pentes de ses flancs. Nous avons rencontré aujourd'hui beaucoup de monde sur notre route.



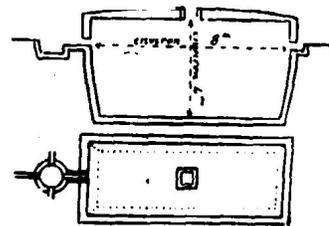
Haute vallée de l'Ouad Iberqaqen. (Vue prise de Tidgar. dans la direction du nord-nord-ouest.)
Croquis de l'auteur.

Chez les Isaffen et les Iberqaqen, les maisons sont tantôt en pierres grossièrement cimentées, tantôt en mauvais pisé; chez les Isaffen, où le pisé domine, il forme des constructions sans solidité ni élégance: on est loin des gracieuses demeures des Aït Zaïneb. Chez les Iberqaqen, la plupart des bâtiments sont en pierre; les terrasses qui les couvrent sont des plus primitives: on se contente de juxtaposer des pierres plates sur une rangée de poutrelles d'olivier, et de les maintenir par de gros cailloux placés en dessus, comme aux chalets.

16 janvier.

Départ à 8 heures et demie du matin. Notre hôte nous escorte pendant trois heures; puis il nous laisse, le pays ne présentant plus de péril. Je quitte à Tidgar la vallée de l'Ouad Iberqaqen; je remonte à mi-côte un ravin désert, sans espace au fond, dont les flancs, très escarpés, sont des parois monotones de roche jaune: le sentier est une longue rampe serpentant au bord du précipice; taillé dans le roc, il a pour sol une pierre lisse et glissante, chemin aisé pour les piétons, difficile et dangereux pour les bêtes de somme. Pas trace de végétation: de toutes parts on ne voit que la surface jaune du rocher.

A 10 heures, le pays change; parvenu à l'extrémité du ravin, je me trouve au bord méridional d'un vaste plateau sur lequel je m'engage: plus de gorges à pentes abruptes; plus de hautes cimes au-dessus de ma tête : devant moi s'étend un plateau ayant une pente très faible du nord au sud et ne présentant que des ondulations légères, vallées sans profondeur et collines sans élévation. Il couronne le Petit Atlas, et sa ligne de faite, vers laquelle je marche, est le point culminant de la chaîne. Dans le lointain, on aperçoit le pic couvert de neige du Djebel Ida ou Ziqi, un des sommets du Grand Atlas. Je m'avance vers la crête supérieure du plateau, tantôt montant, tantôt descendant : le sol est aux deux tiers terreux, un tiers est rocheux; il est en grande partie couvert de cultures semées d'amandiers, qui poussent au milieu des champs comme les pommiers en certaines régions de la France; une multitude de villages apparaissent à l'horizon; autour d'eux surtout les cultures sont nombreuses et les amandiers serrés. Je rencontre beaucoup de femmes dans la campagne; contre l'usage ordinaire, elles sont occupées des travaux de la terre; on voit les unes labourer avec un boeuf ou un âne, les autres bêcher. Une grande activité règne partout: c'est la saison des semailles. Je remarque de nombreuses citernes³ ;



³ Ces citernes portent le nom de *medfia*, au pluriel *medâfi*. Chez les Isaffen et surtout chez les Iberqaqen, les Ilalen, les Chtouka, les Haha, on en rencontre une quantité prodigieuse; les parties de ces quatre dernières tribus que je traverserai ne sont alimentées que par l'eau des citernes. Aussi ces constructions utiles sont-elles soignées et est-on arrivé à un certain degré de perfection dans leur aménagement: elles sont maçonnées en pierre et quelquefois creusées dans le roc. Voici la coupe et la projection du modèle le plus usité.

d'ici à Mogador, j'en trouverai à chaque pas le long du chemin: en ces régions où il y a peu de rivières et peu de sources, leurs eaux sont d'ordinaire les seules que possèdent les habitants. A midi et demi, je parviens à la crête presque insensible qui forme le faite du Petit Atlas : elle marque à la fois la limite du versant sud de cette chaîne et celle de la tribu des Iberqaqen. Le point où le chemin la franchit s'appelle Tizi Iberqaqen. De là, j'aperçois vers le nord une longue bande bleue bordée d'argent: le Grand Atlas avec ses cimes neigeuses, brillant dans un rayon de soleil. Je quitte ici le bassin du Dra et je passe dans celui du Sous; en même temps j'entre sur le territoire des Ilalen. Le plateau qui couronne le Petit Atlas s'étend sur le sommet de son versant nord comme sur celui de son versant sud; des deux côtés du Tizi Iberqaqen, le pays est semblable : même sol plat, même terre féconde, mêmes cultures semées d'amandiers, même population dense. La partie où je pénètre est encore plus riche que la précédente: à mesure qu'on avance, les villages se font plus nombreux, les champs couvrent un espace plus grand et finissent par envahir presque tout le sol. Celui-ci, au bout de peu de temps, n'est que terre, avec de rares portions pierreuses; la roche disparaît. Les amandiers s'étendent par endroits à perte de vue et donnent à ce plateau fertile un aspect unique.

A 4 heures, nous arrivons à Azararad, village des Ida ou Ska, fraction des Ilalen. Nous nous y arrêtons chez un ami de Ou Addi. Je n'ai pas vu un seul cours d'eau pendant la marche d'aujourd'hui. Parmi les nombreux villages que j'ai rencontrés, un était fort important: Agadir Iberqaqen Fouqani ; il a 300 ou 400 maisons : la plupart sont vides durant une portion de l'année ; situées dans la région où se trouvent les principales cultures de la tribu, elles se remplissent aux époques du labour et de la récolte et servent de magasins aux grains et aux amandes. Des gens de toutes les parties du territoire, même du bas Ouad Iberqaqen, y possèdent des demeures.

Il existe une différence frappante entre le village d'Azararad et ceux du versant sud de la chaîne: ces derniers étaient, on l'a vu, mal bâtis. Azararad, au contraire, se distingue par la beauté de ses constructions: toutes les maisons y sont en pierres, non taillées, mais cimentées avec soin ; le long des murs, des gouttières pratiquées avec adresse conduisent l'eau de pluie dans des réservoirs; chaque habitation a sa citerne; les portes, hautes et larges, sont cintrées: les arcades en sont faites de pierres de diverses dimensions habilement ajustées ; fenêtres, crête des murs, gouttières sont blanchies à la chaux. Les terrasses sont formées de pierres plates recouvertes d'une couche de terre et maintenues par de gros cailloux. Sur tout le territoire des Balen, les constructions sont pareilles, toutes soignées, toutes en pierre; je ne retrouverai le pisé qu'en entrant chez les Chtouka.

17 janvier.

Départ à 8 heures du matin. Nous marchons seuls: devant demeurer toute la journée sur le territoire des Ilalen, Ou Addi nous suffit comme protection. Nous continuons à cheminer sur le plateau d'hier : il ne se modifie pas; même sol, mêmes ondulations; les cultures le couvrent en entier, les amandiers l'ombragent à perte de vue; plus de villages que jamais. Jusqu'à présent les amandiers n'avaient ni fleurs ni feuilles: je les verrai tous en fleur à partir du Tenin de Touf el Azz. À 11 heures, j'atteins la limite septentrionale du plateau; il finit de ce côté aussi brusquement que vers le sud. En le quittant, je descends une succession de ravins qui me mènent à une vallée profonde, celle de l'Ouad Ikhoulan. La région qu'on traverse jusque-là est montagnaise et boisée: côtes terreuses semées de blocs de roche, grands argans, pentes raides, gorges encaissées. Au fond de ces dernières sont des ruisseaux à sec, avec des lits de galets et

parfois de roc. Sur les croupes, à l'ombre des argans, poussent des genêts à fleurs jaunes de 1 mètre de haut; beaucoup de verdure au ras du sol; entre les rochers percent des taçououts, les premiers que je voie depuis le Moyen Atlas. Ces forêts ne sont pas désertes; plusieurs villages apparaissent sur les crêtes ou à mi-côte, et un plus grand nombre au fond des ravins. Chacun d'eux a sa ceinture de jardins, plantations en amphithéâtre où croissent amandiers, grenadiers et oliviers. Les chemins de cette région sont pénibles: je descends plusieurs rampes très rapides; point de passage difficile.

A 3 heures, je parviens à la vallée de l'Ouad Ikhoullan ; elle a 400 mètres de large et est couverte de cultures; les flancs en sont de hauts talus boisés; plusieurs villages sont près de moi, dans le fond; d'autres brillent au versant de la montagne. Au milieu de la vallée serpente la rivière, dont le lit à sec, tantôt de gravier, tantôt de galets, a 50 ou 60 mètres de large. J'en descends le cours durant un quart d'heure, puis je gagne le pied du flanc gauche. Je le gravis. Terrain semblable à celui de tout à l'heure, boisé de grands argans, avec gazon, genêts, taçououts, poussant à leur ombre; pentes raides, sol tantôt pierreux, tantôt terreux, hérissé de blocs de roche. À 4 heures et demie, j'arrive au sommet de la côte. Je me trouve en face d'un nouveau plateau, analogue à celui de ce matin en fertilité, abondance de cultures et nombre de villages, mais plus accidenté. Nous nous y engageons et nous y marchons durant le reste de la journée. A 5 heures et demie, on fait halte: nous voici à Afikourahen, petit village, patrie de Ou Addi. Le plateau où nous sommes est cultivé sur toute son étendue; on ne voit plus d'amandiers: de grands argans, arbres séculaires, les remplacent; plantés symétriquement dans les champs, ils les couvrent à perte de vue. Ce plateau est comme un second échelon du Petit Atlas, celui que j'ai quitté ce matin en formant le premier. Je n'en traverserai plus d'autre d'ici à la vallée du Sous: Afikourahen domine directement celle-ci. De la maison de Ou Addi, la vue est merveilleuse : à l'ouest, dans le lointain, la plaine des Chtouka, et au delà une ligne bleue, l'Océan; au nord, la vallée de l'Ouad Sous, bordée par la masse sombre et les pics neigeux du Grand Atlas; au point où l'Atlas expire et où commence la mer, on distingue, à 75 kilomètres, Agadir Irir, dont les murs blancs couronnant un cône bleuâtre brillent au soleil comme un diadème d'argent.

L'Ouad Ikhoullan est la seule rivière que j'aie vue aujourd'hui. J'ai rencontré beaucoup de monde sur les deux plateaux traversés au commencement et à la fin de la journée, peu dans la région montagneuse et boisée qui les sépare: sur les plateaux, c'étaient des travailleurs labourant les champs; dans la montagne, des voyageurs isolés. En passant dans la vallée de l'Ouad Ikhoullan, il s'est produit un incident qui a failli être funeste à Ou Addi. Comme nous descendions la rivière, nous apercevons derrière nous cinq hommes, armés jusqu'aux dents, lancés à notre poursuite. Ou Addi les regarde: « Ce sont des Ikhoullan qui courent après moi ! » s'écrie-t-il. Échanger son long fusil de Chleuh contre le fusil à deux coups du Hadj, s'enfuir à toutes jambes vers le hameau le plus proche, est pour lui l'affaire de moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Le Hadj et moi restons en arrière. Les cinq Ikhoullan ne s'arrêtent pas à nous ; ils nous dépassent, cherchant à rejoindre notre compagnon. Bientôt ils disparaissent dans le village où nous l'avons vu entrer. Nous attendons quelque temps, très anxieux du sort de Ou Addi. Enfin le voilà qui revient, avec un notable du lieu, son ami, de qui il a eu le temps de prendre l'anaïa. D'un autre côté retournent ses ennemis, arrivés trop tard pour lui faire un mauvais parti. Notre compagnon nous rejoint: nous nous remettons aussitôt en route; son sauveur nous escorte pendant une heure, jusqu'à ce que nous soyons en sûreté. Les hommes qui nous ont poursuivis appartiennent à un village devant lequel nous avons passé: ce ne sont pas des brigands. Ilalen comme Ou Addi, ils font partie de la fraction des Ikhoullan, tandis que notre ami est de celle d'Afra: les deux groupes sont en ce moment en guerre. Ou Addi avait été aperçu de ce

village: aussitôt sa présence connue, cinq hommes s'étaient mis à sa poursuite, non pour nous voler, mais pour le tuer.

2°. - D'AFIKOURAHEN A MOGADOR.

18 et 19 janvier.

Séjour à Afikourahen. Je suis l'hôte de Ou Addi. Il y a plus d'un an qu'il n'avait vu sa famille; je lui accorde deux jours de repos auprès d'elle.

Les constructions de ce pays sont soignées: tout est en pierres cimentées; les habitations sont grandes et élégantes ; elles ont un ou deux étages, des escaliers commodes, des portes larges et solides. Dans les régions que j'ai parcourues depuis Tatta et dans celles que je traverserai d'ici à Mogador, les villages ne sont point entourés de murs: cependant il existe des distinctions; les uns, bien qu'ouverts, sont organisés d'une façon défensive, les autres sont sans défense. Chez les Isaffen, les Iberqaqen, les Ilalen, la plupart sont aménagés de manière à pouvoir résister à une attaque: dans la fraction d'Afra, les murs des maisons sont percés de meurtrières à chaque étage et les terrasses munies d'un parapet crénelé. Ces précautions disparaîtront dès que je quitterai les Ilalen, et les hameaux présenteront l'aspect le plus pacifique. Jusqu'à mon entrée dans la fraction d'Afra, les habitations étaient réunies en villages; d'Afra à Mogador, il n'en sera presque jamais ainsi: sauf rares exceptions, je ne rencontrerai plus de villages, mais des hameaux, ou des demeures disséminées seule, ou par petits groupes dans la campagne; plus rien de guerrier; parfois une tour se dressera entre quelques maisons: ce ne sera qu'un ornement, signe de la demeure d'un riche. Dans cette région je cesserai de voir des jardins entourer les lieux habités; adieu figuiers, grenadiers, vignes, frais bosquets, ceinture habituelle des villages marocains: d'ici à Mogador, hameaux et maisons s'élèvent tristement en plein champ, au milieu des labourages. Tout au plus ont-ils des haies de cactus. On voit d'après ce qui précède que la tirremt d'un modèle si régulier et si uniforme, que j'ai rencontrée constamment du Tâdla à Tazenakht, n'existe en aucune façon dans ces contrées. Je suis, depuis Tisint, en plein pays d'agadirs.

Le costume demeure ce qu'il était à Tizgi et dans les tribus intermédiaires; un détail d'équipement, la poudrière, se modifie chez les Ilalen. Elle consiste en une petite boîte métallique, en forme de cylindre très bas. Ce modèle est en usage chez les Ilalen et les Chtouka; dans le reste du bassin du Sous et chez les Haha, on se sert de la corne, du type connu. Le fusil et le poignard sont les mêmes qu'auparavant; pas de sabres ni de baïonnettes.

20 janvier.

Départ à 10 heures et demie. Nous reprenons notre marche sur le plateau où nous sommes ; il est toujours couvert de cultures, toujours semé d'une foule de villages. A midi, je passe de la tribu des Ilalen dans celle des Chtouka ; le pays ne se modifie pas: politiquement, cette frontière est importante; elle marque la limite entre le blad es siba, d'où je sors, et le blad el makhzen, où j'entre. Jusqu'à 2 heures, le plateau reste tel qu'il était auprès d'Afikourahen, fort accidenté ; à 2 heures, il s'aplanit et ne présente dès lors que des ondulations légères; il continue à être cultivé à perte de vue, ombragé d'argans et semé de villages : ceux-ci sont moins nombreux que chez les Ilalen. Vers 3 heures, j'arrive au bord septentrional du plateau, au sommet du talus

qui le sépare de la plaine du Sous ; ce talus est analogue à celui que j'ai descendu hier, de 11 heures à 3 heures: côtes raides et ravinées ; terrain pierreux, avec beaucoup de rochers, boisé d'argans ; sous les arbres, des genêts jaunes, des jujubiers sauvages, des taçououts couvrent le sol. Chemin pénible, mais non difficile. J'entre dans la forêt et me mets à descendre; vers 4 heures moins un quart, je parviens au pied du talus. Devant moi s'étend une plaine triangulaire, de 5 à 6 kilomètres de long; un kheneg, vers lequel je me dirige, la termine; elle est entourée d'une ceinture de collines basses sur les premières pentes desquelles brillent, comme des taches blanches, une multitude de hameaux. La plaine est couverte de cultures ombragées d'argans; sol de sable, sans une pierre. Ici, comme chez les Ilalen, la plupart des groupes d'habitations sont dominés par une tour indiquant la demeure du chikh; les constructions n'ont plus l'appareil défensif des précédentes. Elles cessent d'être de pierre et sont en pisé blanc. A 4 heures et demie, j'atteins l'entrée du kheneg; je m'y arrête au hameau de Taourirt ou Selîman.

Durant la journée, j'ai rencontré beaucoup de monde sur le chemin, travailleurs et voyageurs. Le seul cours d'eau de quelque importance que j'aie vu est l'Asif Aït Mezal (lit de gros galets de 15 mètres de large, au milieu duquel coulent 5 mètres d'eau de 30 centimètres de profondeur). Parmi les villages qui se sont trouvés sur mon chemin, il en était un d'aspect particulier : celui d'Aït Saïd. Les maisons, hautes, à terrasses couronnées de créneaux, en sont autant de petits châteaux ; toutes sont blanchies, luxe suprême du pays: il n'en existe point de plus belles dans les villes. Ce sont les demeures de la riche famille des Aït Saïd. Celle-ci est une nombreuse maison de négociants faisant le commerce entre Mogador d'une part, le Sahel, Aqqa, Tizounin et Tindouf de l'autre: elle exporte de Mogador les objets de provenance européenne et y importe les dattes et la gomme du Sahara, les amandes des Ilalen et les produits du Soudan qu'elle achète à Tindouf et dans le Sahel. Les Aït Saïd ont des résidences en ce lieu qui est leur berceau, mais une partie d'entre eux vit à Mogador.

A Taourirt ou Selîman, nous recevons l'hospitalité du chikh du village. Le nom de chikh, chez les Chtouka et les Ilalen, signifie l'homme le plus riche du hameau; tout petit centre, fût-il de 3 ou 4 maisons, a son chikh; il ne s'ensuit pas que cet individu soit un grand personnage. Dans le blad el makhzen, ces chikhs sont nommés ou acceptés par les qaïds; leur considération n'en est pas augmentée et ils n'ont jamais que celle, passagère, qui s'attache à leur fortune.

Chez les Chtouka, les armes sont les mêmes que chez les Ilalen, mais les vêtements changent: plus de khenif; chaque homme porte une chemise de cotonnade ou de laine blanche, un petit turban blanc laissant à nu le sommet de la tête, un haïk ou un bernous de même couleur; le bernous a une forme et un nom particuliers: il est très court et s'appelle *selham*. Pour les femmes, la toilette n'offre pas de modification, à l'exception du voile de laine noire qui disparaît. Le costume des Chtouka est celui des Ksima et des Haha.

Les Chtouka, comme les Ksima, les Haha et les diverses tribus que j'ai traversées depuis Tizgi Ida ou Baloul, sont Imaziren (Chellaha) et parlent le tamazirt. Celles qui habitent la montagne, Isaffen, Iberqaqen, Ilalen, ne savent guère que cette langue; parmi celles de la côte, chez les Ksima surtout, l'arabe est répandu.

21 janvier.

Départ A 8 heures et demie. Durant toute la journée, nous marcherons de concert avec une caravane que nous avons rencontrée hier au gîte. Bien que nous soyons en blad el makhzen, il est plus prudent d'aller en compagnie que de cheminer seuls. Après avoir traversé le kheneg à l'entrée

duquel je m'étais arrêté hier, je trouve une immense plaine. où je cheminerai jusqu'au soir ; plaine de sable rose, unie comme une glace, sans une pierre, sans une ride, sans une ondulation, s'étendant depuis le pied du Petit Atlas, où je suis, jusqu'à la mer d'une part, au Grand Atlas de l'autre, et traversée par l'Ouad Sous. La portion que j'ai devant moi, occupée presque tout entière par les Chtouka, est d'une fécondité admirable; une partie est cultivée, l'autre est en pâturages et en forêts. Les cultures ne sont plus semées d'argans; aucun arbre ne les ombrage: ce sont des successions de champs uniformes séparés par des haies vives; çà et là, on y voit des puits; et, auprès, quelques figuiers; une multitude de hameaux s'y élèvent: dans les portions labourées, on en a sans cesse douze ou quinze en vue: ils sont ouverts et sans défense, les tours y sont rares ; ce sont des constructions de pisé rose, sans arbres aux alentours, si ce n'est des figuiers de Barbarie ; ils respirent la prospérité. Ces parties cultivées de la plaine forment une des contrées les plus fertiles et les plus peuplées du Maroc. Les portions boisées présentent un aspect tout différent : là, plus de champs, plus d'habitations ; des forêts d'argans séculaires étendent leur ombre sur la surface unie du sol, qui se couvre d'immenses pâturages; pas un sillon, pas une maison n'interrompt la monotonie de ces vastes prairies, sous leur dôme de feuillage: seuls habitants de ces solitudes, on rencontre de loin en loin des troupeaux de vaches, de moutons et de chameaux, paissant sous les arbres. La principale de ces forêt s'appelle Targant n Ououdmim ; elle est célèbre par ses serpents: les Aïssaoua y viennent de loin en faire leur provision.

Cheminant ainsi, tantôt à travers le recueillement des grands bois, tantôt au milieu de riantes cultures et d'innombrables villages, je parviens vers le soir non loin de l'Ouad Sous. Je m'arrête à 5 heures dans un hameau, à quelque distance du fleuve.

Je n'ai cessé de rencontrer beaucoup de monde sur le chemin. De toute la journée, il ne s'est pas. présenté un seul cours d'eau, ni rivière ni ruisseau. J'ai passé par un marché, le Tenin des Ida ou Mhammed, où j'ai fait une halte assez longue.

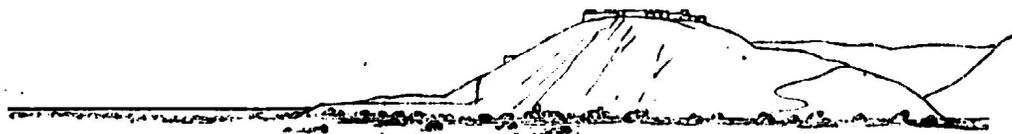
22 janvier.

Départ à 6 heures et demie du matin. Je me dirige vers l'Ouad Sous; d'ici là ce n'est qu'un vaste jardin: champs bordés de cactus, ombragés d'oliviers, de figuiers et d'argans, semés d'une foule d'habitations; le chemin, garni de haies, serpente entre les vergers et les maisons qui se succèdent sans interruption. Au travers de cette riche contrée, j'arrive, à 7 heures et demie, au bord du fleuve. Je le franchis à un gué: le lit, de sable, a 100 mètres de large; 75 mètres sont à sec; les 25 autres sont occupés par une nappe d'eau limpide, profonde de 50 centimètres; courant de rapidité moyenne. En amont et en aval du gué, le fleuve, gardant même largeur, change d'aspect: l'eau, moins courante et moins haute, s'étend sur la surface du lit dont le fond, devenu vaseux, se garnit de roseaux. Depuis l'endroit où je l'ai passé jusqu'à celui où je le perdrai de vue, l'Ouad Sous aura la même apparence : une bande de 100 mètres couverte de roseaux. Je descends la rive droite ; le sol est à peine à un mètre au-dessus du niveau de l'eau; c'est du sable, tapissé de gazon et de joncs, et ombragé de tamarix. Ce terrain bas et humide, qui forme un ruban de 300 mètres le long du côté droit, peut être considéré comme faisant partie du lit. Au Tlâta des Ksima, je quitte les bords du fleuve et gagne un village voisin, résidence de Sidi Abd Allah d Aït Iahia, marabout d'Ez Zaouia, de Tisint, depuis longtemps établi en cette région. Du Tlâta à sa demeure, ce ne sont que cultures, jardins et villages: au milieu de la verdure se dresse, dominant le pays, la haute maison blanche de Hadj El Arabi, vrai château, avec deux énormes tours que j'aperçois depuis Taourirt ou Seliman. Hadj El Arabi est un simple particulier, fort riche.

A 8 heures et demie, nous sommes chez S. Abd Allah ; c'est un compatriote et un ami du Hadj ; nous comptons sur lui pour nous accompagner et nous protéger dans le Haha, où il jouit, comme ici, d'une grande influence. En arrivant, nous apprenons qu'il est absent; nous ne trouvons que son fils. Celui-ci, beau jeune homme d'une vingtaine d'années, Hartâni de couleur presque noire, nous accueille à merveille : le Hadj, excellent homme aimé de tous ceux qui le connaissent, est reçu à bras ouverts. Il est bientôt convenu que nous passerons là le reste de la journée; le lendemain nous nous remettons en route, accompagnés par le jeune marabout, qui nous escortera jusqu'à Mogador.

23 janvier.

Départ à 9 heures. D'ici à Agadir Irir, la plaine où je suis depuis avant-hier se continue; elle est couverte partie de cultures, partie de pâturages: ces derniers sont semés çà et là de jujubiers sauvages; plus d'argans. A 10 heures et demie, le pays devient désert; on entre dans un fourré d'arbres et de broussailles, petits argans et jujubiers sauvages.



Agadir Irir. (Vue prise du sud-est de la ville.) Croquis de l'auteur.

A 11 heures, après avoir franchi quelques dunes de sable de 8 à 10 mètres de haut, je me trouve au bord de la mer. Je longe le rivage jusqu'à Agadir. Le chemin passe au-dessous de cette ville, à mi-côte entre elle et Founti : Founti est un hameau misérable, quelques cabanes de pêcheurs; Agadir, malgré son enceinte blanche qui lui donne un air de ville, est, me dit-on, une pauvre bourgade, dépeuplée et sans commerce. A partir de là, je suis la côte, cheminant à mi-hauteur de la falaise qui la borde; elle n'est ni très haute ni très escarpée: c'est un talus pierreux, parfois rocheux, tapissé de broussailles basses et d'herbages; le jujubier sauvage et la taçouout y dominant. Vers 2 heures moins un quart, je descends pour traverser, à quelques mètres de son embouchure, l'Asif Tamrakht : la vallée en est remplie de cultures; plusieurs villages s'y voient à quelque distance. La rivière forme deux bras, larges l'un de 15 mètres, l'autre de 50; tous deux ont un lit de sable; le premier est à sec, des flaques d'eau sont dans le second. Au delà, je reprends mon chemin le long de la falaise. Vers 3 heures, celle-ci change d'aspect: elle devient plus rocheuse et se couvre d'argans de 4 à 6 mètres de haut; je cesse de la suivre et je monte vers sa crête. J'y parviens à 4 heures moins un quart ; c'est la fin de la forêt: je suis à la lisière d'un plateau à ondulations légères, couvert en grande partie de cultures qu'ombragent des argans comme chez les Ilalen ; une multitude de bâtiments isolés, de groupes de maisons y apparaissent. Je fais halte à 4 heures, à une des premières habitations. C'est une nezala. On donne ici ce nom à des postes habités par des familles attachées au makhzen, qui ont pour devoir d'assurer la sécurité des routes et sont autorisées à percevoir de faibles droits de péage. Ces nezalas sont installées dans un petit nombre de tribus soumises: elles ne font régner qu'une demi-sûreté; ici, comme ailleurs, les étrangers n'osent guère voyager seuls.

Entré dans la tribu des Haha ce matin, à Agadir, j'y resterai jusqu'à mon arrivée à Mogador. Ce que j'ai aperçu de leur territoire donne une idée complète de ce que j'en verrai dans la suite. Leur pays peut se diviser en quatre portions: 1° les falaises du rivage, partout telles que

je les ai vues; 2° des vallées, à fond cultivé et semé de villages; 3° des côtes: toutes sont boisées d'argans ; le sol en est partie de la terre, partie une roche blanche; les pentes, assez raides, en sont sillonnées de ravins escarpés; sous les argans, poussent des jujubiers sauvages et mille sortes d'herbes, et vivent des quantités énormes de gibier, perdreaux innombrables, sangliers, lièvres, lynx, etc.; 4°. des plateaux: ils forment la quatrième portion du territoire. et la plus importante; ces terrasses ressemblent à celle d' Afikourahen; elles sont moins accidentées, ne présentent que des ondulations légères, et ne sont pas peuplées partout : la majeure partie de leur surface est couverte de cultures, champs d'orge et de blé plantés d'argans comme ceux du bas territoire des Ilalen; au milieu des labours s'élèvent une foule d'habitations, dispersées une à une ou par deux ou trois. Chez les Haha, non seulement on ne trouve pas de centre de quelque importance, mais on ne voit point les hameaux des Chtouka et des Ilalen; les maisons se dressent isolées au milieu des champs, ou réunies par très petits groupes: elles sont en pisé blanc; celles des riches sont bien construites, avec des encadrements de portes en pierres de taille et de hautes tours carrées, à angles et couronnement de pierre: la contrée fournit en abondance une pierre blanche, tendre, facile à travailler, mais peu solide, qui sert pour ces édifices. Les cultures, parfois serrées sur une longue étendue, ailleurs clairsemées, occupent les 2/3 de la surface des plateaux; le reste est garni de pâturages, avec des bouquets d'argans et, par places, de grands genêts blancs. Je n'y ai vu qu'une forêt, la Raba Ida ou Gert, à la porte de Mogador. Le sol est de terre blanche mêlée de beaucoup de pierres. Ces hautes terres, où sont concentrées la plupart des cultures et des habitations des Haha, n'ont d'autre eau que celle des medfias.

24 janvier.

Départ à 7 heures et demie du matin. Arrêté à 5 heures du soir, sur les bords de l'Ouad Aït Amer. Ma route s'est effectuée successivement dans les diverses régions que je viens de décrire, sans donner lieu à aucune remarque nouvelle. La seule chose à noter est la composition d'une portion de la falaise, entre la nezala où j'ai passé la nuit et le foudoq qui est au-dessous, sur la côte; la partie supérieure de cette falaise est formée d'énormes blocs de coquillages agglomérés; là, pendant quelque temps, on ne voit trace ni de terre ni de roche: tout le sol n'est fait que de ces coquillages pétrifiés; le chemin passe sur leur surface.

J'ai rencontré peu de monde aujourd'hui et n'ai traversé aucun cours d'eau important.

25 janvier.

Départ à 8 heures du matin. Arrêté à 4 heures du soir, à la maison de Hadj Abd el Malek. On voit plus de passants qu'hier. Traversé l'Ouad Ait Amer (lit de gros galets, de 50 mètres de large, avec un filet d'eau courante de 2 mètres); cette rivière est la seule que j'aperçoive de la journée.

26 janvier.

Séjour chez Hadj Abd el Malek.

27 janvier.

Départ à 7 heures du matin. Arrêté à 6 heures du soir, chez un ami de notre marabout. Le

pays reste tel que je l'ai décrit.

J'ai traversé plusieurs petits cours d'eau: l'Asir Ida ou Gelloul (ruisseau desséché; 6 mètres de large), l'Ouad Aït Bou Zoul (40 mètres de large ; à sec), l'Ouad Ijariren (3 mètres de large; à sec; affluent de l'Ouad Aït Bou Zoul), l'Ouad Imariren (15 mètres de large; à sec ; le cours supérieur traverse des gisements de sel, non loin d'une source d'eau vive, Aïn Imariren, la seule que j'aie vue dans le Haha), l'Ouad Ida ou Isaren (à sec; 15 mètres de large près de son confluent), l'Ouad Tidsi (30 mètres de large; à sec).

28 janvier.

Départ à 7 heures et demie du matin. À 8 heures, j'entre dans une vaste forêt ombrageant d'immenses pâturages: c'est Raba Ida ou Gert, lieu désert, célèbre par les brigandages qui s'y commettent. J'en sors à 11 heures et demie: au-delà je franchis une petite plaine, en partie couverte de genêts; puis des dunes de sable me conduisent par une pente douce au bord de la mer. A midi et demi, je traverse l'Ouad Ida ou Gert. À 1 heure, j'entre à Mogador.

Aussitôt arrivé, j'allai au Consulat de France. J'y fus reçu par le chancelier, M. Montel. Ce que fut pour moi M. Montel durant mon séjour à Mogador, les services de tout genre qu'il me rendit, rien ne saurait l'exprimer. Puisse tout voyageur, en pareille circonstance, rencontrer même accueil, même sympathie, même appui ! Heureux ceux dont le pays est représenté par des hommes semblables, en qui un compatriote inconnu trouve dès le premier jour, avec la bienveillance et la protection du magistrat, le dévouement d'un ami.
